

## RÉSUMÉ DU POÈME "ÉVANGÉLINE: A TALE OF ACADIE"

Henry Wadsworth Longfellow

publié en 1847

Texte de Barbara Le Blanc et Sally Ross

Dans la première partie de son poème, Longfellow raconte l'histoire d'amour d'Évangéline Bellefontaine et de Gabriel Lajeunesse, deux jeunes amoureux du village de Grand-Pré. Leurs fiançailles se font sous le regard bienveillant de leurs pères et du notaire René LeBlanc. Les festivités du lendemain sont brusquement interrompues par les soldats anglais. Embarqués de force à bord des navires pour être transportés aux colonies anglo-britanniques, les habitants de Grand-Pré voient au loin un rideau de flammes consumer leur village. Évangéline et Gabriel sont séparés et leur idylle prend fin.

Dans la deuxième partie du poème, Évangéline parcourt l'Amérique à la recherche de son amour perdu. Tout au long de sa quête, elle rencontre d'autres exilés acadiens qui l'assurent que Gabriel n'est pas loin. Elle le manque de justesse dans les bayous de la Louisiane. Après des années d'errance, Évangéline, qui oeuvre auprès des pauvres et des malades, le retrouve dans un hôpital de Philadelphie. Il meurt dans ses bras et, peu après, le cœur brisé, elle suit son fiancé dans la tombe.

Évangéline symbolise la fidélité, le courage, la patience et la piété – qualités de l'héroïne romantique. Constante en amour et dans l'adversité, Évangéline a inspiré de nombreux peintres et musiciens. Encore aujourd'hui, son image sait conquérir notre imagination.

## EXTRAITS DE LA TRADUCTION FRANÇAISE D' "ÉVANGÉLINE: A TALE OF ACADIE"

par Pamphile Le May

publiée en 1870

(Ce sont les 74 premiers vers d'un poème qui compte plus de 3 000 vers).

### PROLOGUE

C'est l'antique forêt!... Noyés dans la pénombre,  
Vieux et moussus, drapés dans leur feuillage sombre,  
Les pins au long murmure et les cyprès altiers,  
Qui bercent aujourd'hui, sur des fauves sentiers,  
Les nids harmonieux, sont semblables aux bardes  
Qui venaient, chevelus, chanter dans les mansardes,  
Aux druides sacrés dont la lugubre voix  
S'élevait, prophétique, au fond des vastes bois.  
Sauvage et tourmenté, l'océan vert, tout proche,

Se lamente sans cesse en ses antres de roche,  
Et la forêt répond, par de profonds sanglots,  
Au long gémissement qui monte de ses flots.

C'est l'antique forêt, et c'est l'efflorescence!  
Mais tous ces coeurs naïfs, et charmants d'innocence,  
Que l'on voyait bondir comme bondit le daim,  
Quand le cri du chasseur a retenti soudain,  
Que sont-ils devenus? Et les modestes chaumes?  
Et les vergers en fleurs d'où montaient tant de baumes?

Et les jours qui coulaient, comme au bois les ruisseaux  
Dans la clairière bleue ou sous les noirs arceaux,  
Ensoleillés souvent par une paix profonde,  
Assombrés quelquefois par la crainte du monde,  
Que sont-ils devenus?... Quel calme dans les champs!  
Plus de gais laboureurs. La haine des méchants  
Jadis les a chassés, comme, au bord d'une grève,  
Quand octobre est venu, l'ouragan qui s'élève  
Chasse et disperse au loin, sur l'onde ou les sillons,  
Des feuilles et des fleurs les légers tourbillons.  
Grand-Pré n'existe plus; nul n'en a souvenance;  
Mais il vit dans l'histoire, il vit dans la romance.

Ô vous qui croyez à cette affection  
Qui s'enflamme et grandit avec l'affliction;  
Ô vous tous qui croyez au bon coeur de la femme,  
A la force, au courage, à la foi de son âme  
Écoutez un récit que disent, tour à tour,  
Et l'océan plaintif, et les bois d'alentour.  
C'est un poème doux que le coeur psalmodie,  
C'est l'idylle d'amour de la belle Acadie!

## PREMIÈRE PARTIE

Dans un vallon riant où mouraient tous les bruits,  
Où les arbres ployaient sous le poids de leurs fruits,  
Groupant comme au hasard ses coquettes chaumines,  
On voyait autrefois, près du Bassin des Mines,  
Un tranquille hameau fièrement encadré,  
C'était, sous un beau ciel, le hameau de Grand-Pré.

Du côté du levant, les champs, vaste ceinture,  
Offraient à cent troupeaux une grasse pâture.

De là son nom. Souvent alors les flots amers  
S'épanchaient sur ces bords par maints endroits divers.  
Les fermiers vigilants, sans souci des fatigues,  
Et levèrent partout de gigantesques digues.  
En certaine saison ils allaient les ouvrir,  
Et, libre, l'océan se hâtait de couvrir  
Les fertiles sillons devenus son domaine.

Au couchant, au midi, jusqu'au loin dans la plaine  
On voyait des vergers et des bosquets d'ormeaux.  
Ici, le lin berçait ses frêles chalumeaux,  
Là, le blé jaunissant, ses tiges plus actives.  
Vers le nord s'étendaient les forêts primitives;  
Le sombre Blomidon dressait son front altier,  
Et sur les monts abrupts, sans ombre ni sentier,  
Des brumes, des brouillards aux formes inconstantes,  
S'agitaient comme un camp qui déroule ses tentes,  
Où semblaient admirer l'heureux vallon. Jamais  
Ces vapeurs de la mer ne quittaient leurs sommets.

Et c'était au milieu de ces champs en culture  
Que s'élevait le bourg. De simple architecture,  
La solide maison de l'humble pionnier  
Était faite de chêne, ou bien de châtaignier.  
Ainsi la voyait-on jadis, solide et grande,  
Quand régnaient les Henri sur la terre Normande.  
Saillants, les hauts pignons recouvraient tout le seuil,  
Et l'ombre y descendait comme un voile de deuil.  
Dans le chaume des toits, en des façons heureuses,  
On avait découpé des lucarnes nombreuses...